

L'homme et ses limites

GASTON BERGER
Université d'Aix-Marseille

I

Avec l'histoire, l'évolution, la dialectique, le XIX^e siècle a découvert l'originalité et l'importance du temps. Depuis lors, le temps a pris, chez beaucoup de philosophes contemporains, et en particulier chez les plus jeunes, une solidité et une suffisance qui en font une réalité fondamentale et lui confèrent la dignité d'une substance. On lui accorde un pouvoir propre: l'évolution est "créatrice". On fait de lui le principe et la justification des actions humaines: il s'agit de dégager le "sens de l'histoire", de "se mettre dans la ligne" du développement historique, etc. . .

Les marxistes et les existentialistes sont suivis par beaucoup de jeunes (qui n'appartiennent pas tous à leurs écoles) lorsqu'ils affirment que l'homme est "essentiellement" un être historique. Il ne s'agit pas là seulement d'affirmer que l'homme vit dans le temps —ce qui serait une banalité— on entend dire qu'il reçoit du temps toute sa signification et qu'il ne peut se réaliser que dans cet ici-bas temporel "d'où il n'a aucun moyen de s'évader" (S. de Beauvoir). La croyance à l'absolu n'est rien que l'expérience, toute temporelle, de l'accord de l'homme "avec lui-même et avec autrui" (Merleau-Ponty). Ce monde qui dure et où nous vivons "est le seul véritable monde réel" et si nous sommes loyaux envers nous-mêmes, nous devons nous refuser à créer un "arrière-monde" métaphysique qui n'est que la "réalisation d'une mauvaise conscience" (Gusdorf).

Délivré de la croyance illusoire à un Dieu transcendant, l'homme pourrait prendre conscience de sa liberté absolue. Il comprendrait son devoir de "s'engager" dans son temps et de chercher à résoudre les problèmes de son époque. Il comprendrait que personne n'est plus

là pour "lui donner des ordres" et qu'il possède une autonomie absolue. Il n'y a pas de morale qui prescrive des fins: "l'homme se fait en choisissant sa morale" (Sartre).

La réflexion contemporaine sur le devoir, sur la science, sur l'activité artistique semble confirmer ces vues. Il est périmé de chercher à imiter la nature et de viser une beauté extérieure. L'œuvre est une libre création dans laquelle l'artiste doit seulement chercher à être "authentique". Les valeurs morales ne sont pas plus stables que les valeurs esthétiques et ce que le moraliste doit faire n'est pas de décrire des valeurs objectives, mais de découvrir le processus subjectif de "création des valeurs" (Polin).

La raison théorique enfin va, elle aussi, "s'installer dans la crise", se faire "polémique", tandis que le logicien devra reconnaître que "posséder l'esprit d'invention c'est croire à l'évolution de l'évidence et à la plasticité de la raison" (Bachelard).

L'homme moderne aurait ainsi son modèle en Prométhée, en ce Prométhée que, dans *Les Mouches*, Sartre baptise Oreste, qui raille Jupiter de l'avoir créé libre, retourne contre le maître du ciel la liberté qu'il en a reçue, et s'attache entièrement à son existence temporelle et terrestre. Prise dans le temps, notre vie est une "vie pour la mort" (Heidegger). Elle est absurde (Camus) mais c'est la nôtre et, dans ses étroites limites, nous avons à faire, sans craintes vaines ni remords ridicules, notre tâche d'hommes mortels.

Sans doute rassemblons-nous ici des notes diverses qu'une étude historique devrait nuancer en les replaçant dans leurs perspectives particulières. Il reste qu'elles expriment une tendance générale à enfermer l'homme dans le temps, mais à lui reconnaître, dans ce domaine, une indépendance totale. Or ces deux affirmations nous paraissent toutes deux insoutenables.

II

Nous remarquerons d'abord qu'une réflexion sur l'axiologie permet d'établir que la transcendance des valeurs est impliquée par leur signification même. Nous renverrons ici aux travaux de René Le Senne dont les conclusions nous paraissent établir ce point d'une manière définitive. Nous sommes nous-même parvenus à un résultat

identique en opérant la description psychologique et l'analyse phénoménologique d'expériences vécues de valeur.

Ce que nous voulons surtout rappeler ici est que si l'homme est *appelé* par la Valeur dans des directions qu'il ne choisit pas arbitrairement, il n'est pas non plus cette "existence sans essence" que certains veulent y voir. D'une part, s'il invente les formes particulières dans lesquelles il incarnera la valeur qui le sollicite, il *reconnaît* pourtant la valeur elle-même et ne la crée point. Mais d'autre part, il n'est jamais liberté pure en face d'une situation: *il a une nature*, celle d'abord qui est commune à tous les hommes, celle ensuite qui est propre aux hommes de son type, celle enfin qui lui est singulière.

Nous pensons que le meilleur moyen de mettre en évidence cette nature aux multiples couches n'est pas d'engager une discussion dialectique. La nature relève de la science. Il faut donc faire la science des conditions naturelles dans lesquelles s'exerce l'action humaine, découvrir les enchaînements de causalité, établir des corrélations entre les comportements et en rechercher l'origine. Il y a là toute une série de disciplines positives dont les succès attesteront *a posteriori* la réalité d'une nature humaine.

Ces études peuvent se développer dans trois directions différentes: d'abord, détermination des *conditions sociales*, par l'analyse du *personnage* dont le milieu nous a donné peu à peu les traits et qu'il nous invite à jouer. Il faut ici démonter les mécanismes par lesquels ces structures psycho-sociales nous enserrant dans un double réseau d'*habitudes* et d'*opinions*.

Puis détermination des *conditions psychologiques: caractère et aptitudes*. Ce que la caractérologie a déjà réalisé dans ce sens établit, mieux que des discussions subtiles, la réalité de cette couche de la nature humaine.

Détermination des *conditions accidentelles* enfin. Un homme n'est pas seulement un caractère soumis à certaines pressions sociales. Il est aussi ce que des circonstances particulières ont actualisé dans ses possibilités initiales. La confiance et, plus profondément, la psychanalyse, atteignent cette nature singulière.

La possibilité d'étudier scientifiquement ces conditionnements, et d'en tirer des conclusions vérifiables et des applications pratiques redonne à l'homme le sentiment de ses limites. Il sait alors qu'il

ne possède pas cette indépendance absolue qu'on lui attribue: *orienté* dans ses fins, *encadré* par sa nature, il doit mettre sa liberté en œuvre entre ces deux limites.

III

Si l'homme exerce sa liberté en regardant ce qu'il doit faire et en utilisant les moyens dont il dispose, il a par contre de bonnes raisons de ne pas se croire enfermé sans recours dans un monde du temps, solide, suffisant et bien clos.

On a souvent répété qu'il n'est possible de penser le temps qu'à condition de le dépasser. Cette affirmation, que nous croyons exacte, gagnerait, d'après nous, à être appuyée à une critique minutieuse du temps et de l'histoire, dont nous marquerons seulement ici les étapes essentielles.

1. Le présent seul est réel. Le passé et l'avenir n'existent pas. Il faut méditer cette évidence, sur laquelle Saint Augustin s'accorde avec Spinoza contre Bergson et les existentialistes. Passé et Avenir ne sauraient être considérés comme des manières différentes de "ne pas être": le non-être ne saurait recevoir de modalités. Celles-ci ne peuvent qualifier que le présent. Passé, présent et avenir ne sont que le souvenir, l'attention ou l'attente.

2. Mais d'autre part le présent n'a aucune suffisance. Même si l'on renonce à l'idée d'un présent "ponctuel" et si l'on donne au présent vécu une épaisseur à travers laquelle on sent la durée couler, il faut reconnaître que le présent qui "soutient" passé et avenir n'a de sens que par eux. Percevoir c'est toujours reconnaître et anticiper; mon attention est toujours à la fois ma mémoire et mon projet, si bien que le présent à son tour n'est rien sans le passé et l'avenir, ces deux absences. Loin d'être une substance le temps s'épuise en pures relations.

3. Le temps historique ajoute encore à ces paradoxes. Son irréalité est plus grande encore puisqu'il ne s'atteint pas par la mémoire, mais par une construction inter-subjective. Un réalisme de l'histoire ne saurait donc se contenter d'une "conservation" du passé dans quelque inconscient individuel et implique, sous une forme ou sous une autre, une sorte de "mémoire cosmique".

4. L'histoire réalise la juxtaposition d'instantanés incompatibles. Le "sens" d'une évolution suppose une pluralité de moments, la notion de "période", sans laquelle il n'y a pas d'histoire, suppose qu'on envisage la réunion dans une même forme de moments dont chacun est, *par essence*, exclusif de tous les autres. Il faut réaliser ce qu'il y a d'irréalité dans une expression comme "la deuxième guerre mondiale". Penser au 20 juin 1940, qui n'existe plus, c'est rejeter dans une irréalité du second degré les événements du printemps 1940 qui *étaient passés* et ceux de 1942 ou de 1944 qui *étaient futurs*, et par lesquels seuls l'expression "guerre mondiale" prend son sens.

5. L'histoire ne saurait pas cependant être réduite à la recherche de la loi intemporelle du devenir. C'est là une entreprise (chimérique ou non, peu importe) qui ressortit à la science. Or la science ignore l'histoire et nie la durée, tandis que l'histoire s'attache aux instants concrets dans leur originalité.

6. Impossible aussi de réduire le temps historique à une transformation de la durée en espace. Les schémas et les graphiques soutiennent la pensée de l'historien, ils ne la constituent pas. Nous réintroduisons le mouvement dans les schémas et ne voyons pas dans l'histoire un temps figé, mais un temps qui réellement *coule*, et dont pourtant les moments sont conservés, ce qui nous permet de reconnaître des sens et de comprendre ce qui se passe.

IV

La solution de ces paradoxes semblera possible si nous remarquons que le passé de la mémoire comme celui de l'histoire n'est pas un temps supprimé, mais un temps conservé — et conservé dans sa réalité vivante et mouvante. Mais la permanence des instants successifs est-elle autre chose qu'un succédané de l'éternité? L'histoire ne nous ouvre pas l'accès d'une éternité véritable, puisqu'elle n'est qu'une représentation. Elle en est du moins le symbole et l'on peut comprendre pourquoi la pensée moderne éprouve le besoin de se chercher dans l'histoire avec une angoisse d'autant plus grande qu'elle a renoncé à la métaphysique et à la pensée de l'éternel. Si nous n'avions pas en nous l'idée nécessaire d'éternité, nous n'aurions aucune idée de l'histoire, individuelle ou collective. Et le temps, dès qu'il dépasse

la durée vécue, plus biologique qu'humaine, n'est qu'une manière de projeter en images la nostalgie insurmontable que nous avons de ce qui vit sans être soumis à cette mort continuelle qu'est en nous la fuite de nos contenus de conscience.

Le temps est ainsi la marque à la fois de notre faiblesse réelle et de notre ambition infinie. Mais il n'a plus la rigidité et l'insurmontabilité qu'on lui prête. L'homme qui se croit enfermé dans le temps n'est prisonnier que de son mirage. Au lieu de se perdre dans les images, il peut se concentrer et se reprendre. Il conçoit ainsi la possibilité d'une autre aventure, dans laquelle il s'ouvrira progressivement à l'Être, et qui, loin de l'isoler des autres hommes le ramènera vers eux et vers leurs entreprises temporelles. Le temps qui sera alors *retrouvé* recevra sa valeur de son principe auquel on l'aura explicitement rattaché et l'homme comprendra que, loin d'être *dans le temps et pour la mort*, comme on le lui répète, il est *dans l'éternité* mais *pour le temps*. Mais ces considérations ne sauraient être développées que dans une métaphysique, et l'on a seulement voulu dissiper ici quelques unes des illusions qui arrêtent l'homme moderne sur le chemin de la métaphysique.